

Brassac, Ch. (1997). Pourquoi mettre l'assertion en débat ?, *Psychologies de l'Interaction*, L'assertion en question, 5/6, 1-6.

Pourquoi mettre l'assertion en débat

Christian BRASSAC

Groupe de Recherches sur les Communications
Université de Nancy2 - BP 33-97
54015 NANCY CEDEX
brassac@clsh.u-nancy.fr

1. La livraison d'*Interaction et Cognitions*, que ce texte introduit, s'intitule "Assertion, cognition et interaction". On pourrait justifier ce titre par trois abrupts énoncés qui lient deux à deux les termes qui le composent

- a. *L'assertion*, ou l'acte de langage assertif, est une trace langagière d'un *mécanisme cognitif* bien particulier qui est l'expression d'une cognition, la croyance en un état de chose.
- b. *L'assertion*, en tant qu'acte réalisé par un sujet humain, ne peut (et ne doit) être envisagée, d'un point de vue théorique, qu'en *situation interactionnelle*.
- c. Il est nécessaire d'appréhender théoriquement les *phénomènes cognitifs* dans un paradigme *interactionniste*.

Ces ... assertions sont naturellement éminemment discutables même si rarement discutées. Cela dit, nous les soumettons au débat certaine pouvant relever du simple constatif, d'autres de la profession de foi, du credo et/ou, plus ambitieusement, du programme de recherches. En tout cas elles justifient le pourquoi de cet intitulé tripartite. De fait, ce type de questions, et beaucoup d'autres qui peuvent leur être corollaires, intéressent des disciplines participant de la réflexion au sein des sciences cognitives la linguistique, la philosophie et différentes branches de la psychologie.

Le contenu de ce numéro rassemble des thèses de chercheurs appartenant à ces différents champs disciplinaires. Il s'agit en effet de la continuation d'une rencontre scientifique qui a eu lieu au Groupe de Recherche sur les Communications, à Nancy, le 20 septembre 1996, et qui s'est articulée

autour de ces questions. Initialement conçue comme une réflexion autour d'un article-cible, la journée s'est étoffée ultérieurement en donnant lieu à des textes qui traitent tous, selon des points de vue différenciés, du statut théorique de l'acte assertif en déclinant un certain nombre d'interrogations au nombre desquelles les trois dont nous allons traiter succinctement plus loin, tiennent une bonne place.

2. Selon la théorie classique des actes de langage (dont on trouve l'axiomatisation dans Searle et Vanderveken, 1985), la profération d'un énoncé en contexte permet à son locuteur de réaliser un acte dit de langage (ou de parole, ou de discours, selon les auteurs). Tout énoncé est paraphrasable performativement par un énoncé comprenant un verbe, performatif, conjugué à la première personne du singulier de l'indicatif présent. L'ensemble des verbes performatifs d'une langue est catégorisé en cinq classes : les expressifs, les directifs, les commissifs, les déclaratifs et les assertifs. Selon l'hypothèse de constructibilité, tout élément d'une classe, c'est-à-dire tout verbe performatif, est construit à partir d'un verbe primitif par ajout et par composition de conditions d'ordre divers qui spécifient l'accomplissement réussi ou non de l'acte associé. La catégorisation est fondée sur la direction d'ajustement entre le monde et les mots. Ainsi, le but de tout directif est de faire en sorte que l'auditeur de l'acte de langage "ajuste le monde aux mots" en, par exemple, tournant à droite alors que son passager vient de lui dire "tourne à droite". Lorsque la direction d'ajustement va des mots au monde, le locuteur en proférant un énoncé réalise un *acte assertif* comme par exemple quand le locuteur énonce l'affirmation "La terre tourne". C'est cette classe de performatifs qui sera au centre des débats

2.1. Le distinguo assertif/expressif

Les actes de la classe des expressifs sont des actes réalisés au moyen d'énoncés où le locuteur exprime un état mental. Ainsi de "Je te félicite pour ta réussite au concours" (1) ou de "je me plains du dos" (2). La direction d'ajustement est alors dite vide alors que celle qui a trait aux assertifs va des mots au monde comme pour "le feu était rouge" (3) ou bien "mon dos me fait mal" (4). Bien sûr, en énonçant (3), le locuteur rend compte d'un état du monde, d'un état de choses ... mais que dire de (4) ? Qu'il (le locuteur) rend compte d'un état du monde; oui mais de quel monde ? Et que dire pour (2) ? Qu'il exprime un état mental ... qui n'est pas un état du monde, donc. On le voit, le distinguo n'est pas très clair et l'explicitation paraphrastique de (4) en "j'affirme que mon dos me fait mal" plutôt qu'en "je me plains du dos" n'est sûrement pas décisive. En tout état de cause il est clair que sont postulées à la fois une vision objectiviste du monde et une

correspondantiste de l'acte lorsqu'il s'agit de décliner les directions d'ajustement en rapports respectifs de mots et de monde. Mais cette perspective est-elle la seule envisageable en matière d'usage et de compréhension du langage ?

2.2. La liaison entre satisfaction et vérité de l'assertif.

Lorsqu'un locuteur réalise une promesse, il le fait avec succès s'il remplit un certain nombre de conditions (être dans la capacité d'ajuster le monde aux mots, être sincère, donner un contenu à la promesse qui soit au futur par rapport à l'instant de l'énonciation, etc.). Cela dit, le fait qu'il tienne cette promesse n'a rien à voir avec ces conditions. Il est très possible de *réussir* parfaitement la promesse portée par "Je promets d'arriver tout à l'heure à huit heures précises"(5) sans *tenir* cette promesse. Ce sont les conditions de satisfaction qui régissent le fait que cette promesse soit tenue ou non. On dira que la promesse est tenue, (est satisfaite en termes techniques) si, d'une part, le locuteur de (5) arrive effectivement à huit heures précises et si, d'autre part, il réalise ceci parce qu'il l'a promis (c'est-à-dire qu'il le réalise du fait de la direction d'ajustement).

Pour les assertifs, la satisfaction est équivalente, dans la théorie classique (que l'on trouve décrite dans Vanderveken, 1988) à la vérité du contenu propositionnel de l'assertif. Ainsi l'acte réalisé au moyen de la profération, au quatre août 1997, de l'énoncé suivant, "le record du monde du 100 mètres hommes est de 9'84" est-il satisfait car son contenu propositionnel admet 'vrai' pour valeur de vérité. Mais que penser des assertifs suivants : "les célibataires ne sont pas mariés", "les psychologues sont psychologues", "la terre est ronde", "les homosexuels sont efféminés", etc.☐ A partir de quand pourrons-nous dire qu'il ne sont pas satisfaits car non vrais☐ ... c'est-à-dire faux, inexacts, pas exacts, inappropriés, inadéquats, etc.☐

De fait cette question (de l'équivalence entre la satisfaction de l'acte assertif et la vérité de son contenu propositionnel) est problématique. Il est sans doute intéressant de distinguer par exemple vérité, véracité et véridicité pour approcher au plus près les conditions qui font qu'une affirmation est satisfaite. Il est sans doute intéressant de se poser la question de l'inscription contextuelle au sens large, cotextuelle et plus précisément dialogique de la réalisation de tels actes pour en circonscrire la valeur interlocutoire. Et la liste n'est pas limitative des questions que pose ce rapport vérité-satisfaction pour les actes assertifs.

2.3. Le mensonge comme assertion défectueuse

La théorie renseigne la différence entre assertion fautive (au sens de non vraie, non satisfaite) et l'assertion non sincère (dont la condition de sincérité n'est pas remplie). Dans ce dernier cas, l'attitude propositionnelle associée à l'assertif (la croyance en le contenu) n'étant pas satisfaite, le locuteur produit un acte de langage défectueux. Dit en 1997, par un citoyen occidental

"cognitivement correct", "la terre est plate" est une assertion défectueuse□ dit en 997, même par un savant éclairé, le même énoncé est une assertion non satisfaite (adéquation défailante des mots aux monde). Le citoyen "ment", le savant "se trompe". Remarquons que le contenu de l'assertion "la terre est ronde" n'est pas, à strictement parler, vrai (aplatissement des pôles)□. et on retrouve les questions de véridicité et/ou de véracité. En tout état de cause, on peut soutenir des thèses différentes sur le statut du mensonge, que l'on se place d'un point de vue simplement d'expression monologique de l'acte ou qu'on l'envisage en situation dialogique.

En tout état de cause ces questions méritent des discussions approfondies□. qui auront été abordées lors de cette rencontre scientifique. La problématique est cruciale car l'assertion est LE moyen pour tout agent humain de délivrer à son environnement, qu'il soit fait d'autres humains ou d'artefacts, informatiques ou non, ses contenus de croyance. L'assertion est aussi UN moyen pour interroger, modifier, via une activité cognitive, cet environnement.

3. Respectivement psychologue et philosophe, Maria-Caterina Manes-Gallo et Denis Vernant signent l'article-cible. Au titre d'une "transactionalisation" de la conception de l'assertion, et plus généralement de la théorie des actes de langage, ils avancent la remise en question de la notion de vérité au profit des véracité et véridicité. La majorité des contributeurs-contradicteurs qui réagissent à leur thèse traitent de cette proposition de leur points de vue de thérapeute familial (Nina de Spengler), de psychologue social (Alain Trognon), de linguiste (Anne Reboul), de conversationnaliste (Nicolas Grégori), de psychologue développementaliste (Edy Veneziano) et de psychologue clinicien (Michel Musiol). Un compte rendu des débats qui se sont déroulés au cours de la journée est proposé par deux doctorantes du Groupe de Recherche sur les Communications (Sylvie Grosjean et Jeanne Devaux).

Il va de soi que les initiateurs du débat, qui ont accepté, et je les en remercie ici, de s'exposer aux regards critiques des uns et des autres (et, il faut bien le dire, c'est le versant non positif du sens du terme critique qui est le plus souvent convoqué dans l'ensemble des réactions qu'ils auront eu à découvrir□) auront pu, après lecture des textes, répliquer à leurs contradicteurs. Ceci constitue l'objet du travail qui clôt le numéro.

Références bibliographiques

SEARLE J et VANDERVEKEN H. (1985). *Foundations of illocutionary logic*. Cambridge-Crambridge University Press.

VANDERVEKEN H. (1988). *Les actes de discours*. Liège-Mardaga.